

Carole Duplessy-Rousée

Il est temps d'aimer

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site Internet :

www.editionsdu123.com

ISBN : 978-2-37610-109-3
© Éditions du 123

DU MEME AUTEUR

Toutes les dernières fois, Éditions du 123, 2020
Demain, peut-être, De Borée, 2019
Quand le temps s'arrêtera, De Borée, 2018
À l'ombre du bonheur, Incartade(s), 2017
Quatre Auteurs à la plage, collectif, département de Seine-Maritime, 2015
Place des Tilleuls, Pygmalion, 2015
Le Silence d'Amarine, Pygmalion, 2014
Trois Dames de cœur et Atout pique, Pygmalion, 2013
Marre de compter pour des prunes, Pygmalion, 2012
Ce mec et moi ? Tu rêves !, Pygmalion, 2011
Fleur et Lola, Pygmalion, 2010
L'Orchidée, éditions Bénévent, 2009

Vous pouvez consulter le site Internet de l'auteur à l'adresse
suivante :

www.caroleduplessy-rousee.com

*À Geneviève Perrin,
mon éditrice, mon amie.*

— Prêts pour une répétition ? demanda Kurt Feldberg.

La grosse voix de l'assistant réalisateur, originaire d'outre-Rhin, fit taire tout le monde. La maquilleuse rangea pinceau et poudre et s'éloigna des comédiens. Kurt s'approcha de Constance Trianon et attendit son feu vert. La jeune femme semblait préoccupée. Ils avaient pris du retard et elle devrait en rendre compte à la production.

Réalisatrice pour la télévision, Constance Trianon transformait en images ce qui avait été créé sur le papier. Un métier captivant dans lequel il était impossible de s'ennuyer. Choisir les acteurs, les décors, n'était jamais une routine. D'autant qu'il fallait travailler vite. À la télévision, la pression était intense. La chaîne apportait le scénario mais une grosse partie du budget était assurée par une, voire plusieurs boîtes de production extérieures. La durée du tournage était calée au jour près. La chaîne surveillait également le casting. Le réalisateur était à la fois soumis à des contraintes mais également protégé, car assuré d'avoir un salaire régulier. Constance s'accommodait de ce contrôle. Son esprit vif et pratique, sa personnalité créative et sa persévérance lui permettaient de mener à bien les projets dans les conditions fixées par la chaîne.

— Constance ? murmura Kurt. On y va ?

Elle jeta un coup d'œil rapide autour d'elle et répondit d'un hochement de tête affirmatif, puis leva son pouce vers un technicien. La lumière était parfaite, cette fois filtrée par les volets entrouverts du décor. Un faisceau doré pailleté de minuscules grains de poussières mettait en valeur une carte dépliée sur la table. Autour, une ombre plus fraîche, un peu mystérieuse, occultait les autres éléments de la pièce. Après de nombreux réglages de l'éclairage, on percevait enfin cette luminosité intense et chaude qui caractérise les journées ensoleillées du sud de la France. Avec le chant des cigales en bruit de fond, on captera vraiment l'ambiance d'un vieux mas provençal à l'heure de la sieste, songea Constance. Durant

quelques secondes, elle fut transportée ailleurs et un sentiment jubilatoire la saisit. C'était magique et elle était heureuse de pouvoir encore s'émerveiller après toutes ses années de métier. Rien n'aurait pu laisser penser qu'elle était enfermée dans un studio en plein mois de février, sous la grisaille du ciel parisien.

— Silence plateau ! claironna Kurt. On se met en position, s'il vous plaît.

Les deux acteurs se postèrent sur leurs marques tandis que l'équipe reculait derrière les caméras. Le costumier, l'habilleuse et la maquilleuse se placèrent sur le côté, rejoignant ceux qui n'avaient plus rien à faire de particulier.

— Action, répétition ! lança Constance.

La caméra balaya la carte dépliée sur la table. Les comédiens sortirent de l'ombre et jouèrent la scène pendant que le cadreur faisait les dernières mises au point.

— C'est bon, déclara-t-elle. Si tout le monde est prêt, on tourne.

— Bon pour le son, fit le chef opérateur.

— OK pour l'image, enchaîna le cadreur.

Un jeune technicien s'empara du clap et passa devant l'une des trois caméras :

— Scène 3, plan 1, prise 1 !

— Action !

À côté de Constance, Séverine Marie, la scripte, prenait des notes. Grâce à ses rapports image, le monteur pourrait sélectionner et organiser les plans, faire le tri parmi la montagne de rushes puis synchroniser avec le son enregistré séparément.

— Coupez ! commanda enfin Constance. Je la garde.

Un murmure de soulagement parcourut l'équipe. Depuis le matin, chaque scène avait nécessité plusieurs prises et il y avait eu quelques tensions et des désaccords. Les uns et les autres s'étaient rejetés la faute et le ton était monté.

— À demain ! ajouta-t-elle après avoir consulté sa montre. Vous avez bien travaillé !

Elle frotta ses paupières. Elle était fatiguée mais satisfaite d'avoir bouclé sans trop de heurts cette journée.

— Contente ? demanda Franck Vallée en lui posant une main sur l'épaule.

Elle se recula et le toisa. Ce mec avait la fâcheuse manie de la toucher et elle avait déjà dû le remettre à sa place. Chef de projet ou pas, elle n'avait pas peur de lui.

— Oui, dit-elle les traits figés.

Il la fixait, espérant la faire vaciller. Constance Trianon était à son goût, avec sa silhouette juvénile, ses cheveux châtain clair qui tombaient aux épaules et ses longs cils. Ses taches de rousseur sur les pommettes lui rappelaient Marlène Jobert dans sa jeunesse. On ne pouvait que la désirer. Mais elle était mariée, et fidèle... Ceux qui lui avaient fait la cour s'étaient cassés les dents. Cependant, il ne renonçait pas. La ténacité finirait bien par payer...

— Bravo ! s'exclama une voix derrière Constance. Je n'ai pas tout vu, mais bravo. C'est un bonheur de bosser avec une réalisatrice comme toi !

Elle fit volte-face et sourit. Franck s'écarta, contrarié d'avoir été interrompu dans son numéro de séduction.

— Azzedine ! Je ne savais pas que tu étais là !

— Je suis arrivé il y a vingt minutes.

— J'ai pensé à toi tout à l'heure. À cause du chant des cigales au début de la scène. Mais pour les suivantes, attention ! Quand le vent se lève, elles se taisent !

— Pas de souci. Je partirai dix jours en Provence pour te mitonner tout ça. Voyage offert par la production, bien sûr !

Elle éclata de rire. Serrés, surveillés, les budgets étaient sujets à plaisanterie sur les chaînes publiques. Quand la météo était mauvaise, par exemple, un tournage pouvait se prolonger de deux ou trois jours et c'était un vrai casse-tête pour obtenir des fonds supplémentaires. Mais Azzedine Meknès, le bruiteur, qui officiait aussi au montage son, bossait en studio...

— Tu n'as pas oublié le restau pour l'anniversaire de Franck ? reprit Azzedine.

— Non, bien sûr que non, murmura-t-elle en songeant qu'elle se serait volontiers passée de cette soirée en l'honneur de ce mufle. *Bistrot de Paris*, 20 h 30, récita-t-elle. Si tu y es avant moi, garde deux places à tes côtés pour Michèle et moi.

— OK ! Tu oublies Fatou. On sera bien tous les quatre.

— Fatoumata sera là ? Je ne le savais pas. C'est sympa !

— Elle a confirmé ce matin.

Fatoumata Bouaké était assistante de direction, l'indispensable secrétaire du grand manitou de France Télévisions, une collègue appréciée pour sa gentillesse et sa bonne humeur.

— On sera nombreux ? demanda Constance.

— Une quinzaine, je crois. Je te laisse, je vois que tu n'as pas fini.

Elle acquiesça, aussitôt happée par François Clécy, le costumier.

— La prochaine fois que tu organises un casting, chuchota-t-il en serrant les dents, choisis un type dont les mensurations sont dans la norme. J'ai eu un mal fou à trouver un scaphandre pour ton bonhomme. J'ai bien cru que j'allais devoir tailler des morceaux de tôle et de caoutchouc pour en confectionner un moi-même !

— Je l'ai sélectionné parce que c'est un excellent acteur.

— Mouais, je préfère les mecs qui jouent moins bien mais répondent aux standards !

Elle haussa les épaules, préférant ne rien rétorquer. Heureusement que la production ne se fiait pas aux caprices du costumier !

— C'est pour quelle fiction ce costume de plongée ? demanda encore François. Je suis perdu, moi, avec toutes ces commandes particulières ! On dirait que vous vous êtes donnés le mot, les réalisateurs, pour exiger des trucs impossibles.

— C'est pour la seconde partie du téléfilm ! Mon Dieu, je te l'ai dit dix fois ! Le scénario, tu l'as lu ou quoi ?

Elle sentit que l'exaspération la gagnait et reprit un ton plus bas :

— Il y a deux époques dans ce téléfilm. La contemporaine occupe tout le premier épisode. Dans le second, on a quelques flashes back qui se déroulent à la fin du XIX^e siècle à Marseille. Les personnages chassent le trésor dans une calanque. D'où le matériel de plongée ancien. C'est pour ça que je t'ai envoyé la référence du scaphandre Rouquayrol et

Denayrouze, les plongeurs du nautilus de *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Le roman date de 1870. On est donc raccord avec l'époque qui nous intéresse.

— T'en rajoutes pour m'impressionner ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu connais toujours tout sur tout !

— Non ! Quand je ne sais pas, je cherche !

François grogna. Nul doute que Constance était modeste. Tous s'accordaient à dire qu'elle était un puits de science. Elle était très cultivée, curieuse, s'intéressait à tout. C'était une fille intelligente. Têtue comme une mule, aussi ! Et exigeante. Mais professionnelle à l'extrême.

— Bon, râle pas. J'ai ton matos à la noix.

Il lui fit un clin d'œil malicieux et tourna les talons. Elle eut envie de lui sauter au visage. Pas facile de supporter les humeurs changeantes du bonhomme. Il avait beau être un bon costumier, il l'agaçait. Certes, il était doué pour la confection de modèles et il disposait d'un réseau sûr d'agences de location pour dénicher des tenues particulières, mais pas un tournage ne se déroulait sans qu'il fasse des commentaires désagréables. Elle attrapa une bouteille d'eau et but à longues gorgées pour avaler sa colère, puis elle se retourna vers la scripte qui l'attendait.

— Je ne te retiens pas longtemps, dit-elle. On reprend tes commentaires rapidement pour tout mettre au clair et je te libère. Tu es des nôtres ce soir, je crois ?

La jeune femme acquiesça et tendit son bloc-notes à Constance. Elles terminaient leur travail quand Michèle Rosières, l'ingénieur du son et amie de Constance, arriva.

— Tu es au courant pour Éric Manche ? demanda-t-elle. Il est gravement malade.

— Gravement ?

— Je n'en sais pas plus. Fatoumata nous expliquera. J'ai entendu dire que tu allais récupérer une partie de son travail. Ça ne va pas alléger ton emploi du temps, tout ça, et ça me tracasse car il y a des jours où tu as une tête à faire peur.

— Merci du compliment ! plaisanta Constance. L'essentiel est qu'Éric se soigne.

— Apparemment, tu reprendrais une étude de projet. Un scénario dont il faut suivre l'écriture.

— Pas vraiment dans mes cordes. Moi, je réalise quand tout est bouclé sur le papier. Le texte est signé par qui ?

— Rebecca Beauvoir.

— Connais pas.

— C'est une jeune dialoguiste. Elle a proposé une histoire qui a retenu l'attention de France Télévisions.

— OK, j'attends qu'on m'en parle. Inutile que je me prenne le chou maintenant.

— Tu as raison. Tu l'as dit, l'essentiel est qu'Éric se soigne. Faut y aller, on va être en retard !

— Les gars, laissez tomber ! dit Constance aux techniciens qui mettaient en place un nouveau décor. Vous terminerez demain, pendant qu'on répétera les textes.

— J'ai commandé un taxi, reprit Michèle. Pas envie de galoper dans le métro. La voiture nous attend.

Constance attrapa son sac et la petite valise dans laquelle elle avait mis quelques affaires. Ce soir, elle dormirait chez Michèle. Elle pensa à Thibault, son mari, et un frisson d'angoisse la parcourut. Que faisait-il à cette heure ? Il ne l'avait pas appelée. Elle n'avait pas non plus cherché à le rejoindre. Comme elle était loin, cette époque où ils échangeaient des dizaines de messages quand elle ne rentrait pas à la maison...

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Michèle. Tu n'es pas bavarde. C'est à cause de ce projet qui te tombe dessus ? À cause d'Éric ?

— Pas du tout. Je regardais les lumières sur la Seine, répondit Constance tandis que le taxi filait sur les quais. Je suis un peu fatiguée.

Pourquoi ne se confiait-elle pas à Michèle ? C'était une amie sûre. Elle pouvait avoir confiance en elle. Pourtant, elle ne parvenait pas à vider son sac. À plusieurs reprises elle avait voulu lui avouer ce qui la rongait, mais les mots étaient restés en travers de sa gorge. Il aurait suffi d'une phrase et Michèle l'aurait incitée à poursuivre. Elle aurait pu alors déverser le flot d'interrogations qui l'oppressait depuis des semaines.

— Ça se passe bien ce tournage ? demanda Michèle.

— Quelques petits hics à gérer, comme toujours. Mais ça va. Dans deux semaines, on file à Marseille pour les extérieurs. L'équipe sera plus détendue que dans les studios. J'espère qu'il y aura du soleil...

— Je l'espère aussi. En mars, il n'y a pas foule en Provence. Vous serez tranquilles. Profites-en pour t'accorder quelques heures de pause. Tu pourras te promener, évacuer la tension...

Constance acquiesça d'un hochement de tête. Ce voyage allait l'éloigner de Thibault. Elle en éprouvait à la fois un énorme soulagement et une terreur sourde. Dix jours pour respirer et reprendre des forces malgré le boulot, mais dix jours durant lesquels son mari serait seul. N'allait-il pas sombrer un peu plus en son absence ? Elle frissonna de nouveau. À moins qu'il ne prenne conscience de la situation. Peut-être lui manquerait-elle... Peut-être aurait-il envie de sauver ce qui pouvait encore l'être...

— Et le projet Mirano ? reprit Michèle. Il paraît que tu es pressentie pour réaliser une série qu'il va produire.

— Ne t'emballe pas. Rien n'est fait.

— Certes ! Mais y rêver c'est déjà formidable. Ça ne te fait pas vibrer d'imaginer que tu vas bosser de nouveau à ses côtés ?

— Je ne veux pas être déçue, alors j'attends que la décision soit prise.

Michèle fronça les sourcils. Producteur et réalisateur de longs métrages pour le cinéma, Stellio Mirano offrait rarement ses talents à la télévision. Constance avait eu l'occasion de travailler avec lui. Elle aurait dû sauter au plafond, même si rien n'était signé... Ce manque d'enthousiasme ne lui ressemblait pas. Quelque chose clochait. Était-elle souffrante ?

— Tu as froid ! remarqua Michèle. Et tu as vraiment une petite mine.

— C'est la fatigue.

— Ça m'étonnerait !

— Le manque de nicotine, alors, dit Constance en agitant son paquet de Marlboro. Je n'ai même pas eu le temps de fumer cet après-midi. Je ne suis pas sortie une seule fois !

— Il a bon dos, le manque de nicotine !

Le taxi s'arrêta rue de Lille, devant le restaurant où elles étaient attendues, ce qui dispensa Constance d'une nouvelle explication. Sitôt sur le trottoir, elle glissa une cigarette entre ses lèvres et l'alluma. Au même instant, son portable vibra. Elle lut rapidement le SMS, grimaça et rangea le téléphone dans sa poche. Elle n'avait aucune envie de répondre à son père maintenant. Elle aspira plusieurs bouffées de tabac. Michèle l'attendait sur le pas de la porte, toujours avec son air inquisiteur. Elle s'efforça de sourire. Elle n'allait pas gâcher cette soirée. Elle avait trop besoin de bavardages et de rires qui lui permettaient d'oublier Thibault, leurs soucis de couple et le despotisme de son père.

Zachari Montrouge releva la tête de son écran et fit pivoter son fauteuil vers la fenêtre. Dieu comme cette cour était laide ! Le portail en PVC n'était plus blanc mais vert de mousse, sans parler de ces trois misérables narcisses qui se battaient en duel sur un semblant de pelouse. Il se retourna face à ce séjour qu'il exécrait. Le beige des murs et cet affreux carrelage brun lui sortaient par les yeux ! Il détestait cette baraque qu'il louait à Louviers. Il ferma les paupières et repensa à la propriété qu'il venait de visiter aux Andelys, un bijou lové sur les berges de la Seine, dominé par les ruines de Château-Gaillard. C'était exactement la maison dans laquelle il voulait vivre ! Il s'y imaginait déjà. Il organiserait des réceptions. En été, les invités se presseraient autour du buffet installé sur la terrasse. L'hiver, les cocktails seraient donnés dans la grande pièce du rez-de-chaussée, réchauffée par un bon feu de bois. Il serait enfin chez lui... Avec Rebecca, évidemment.

Il reprit des calculs faits cent fois. Même en investissant la totalité de ses économies, même en demandant à Rebecca de vider ses livrets et en obtenant du banquier une petite rallonge à sa capacité d'emprunt, il ne parvenait pas à atteindre la somme nécessaire à une telle acquisition. Si seulement il décrochait un contrat à la mesure de son talent ! Il ne gagnait pas mal sa vie, mais pas assez pour le train qu'il voulait mener. Depuis vingt ans, Zachari adaptait des romans pour le petit écran. Parallèlement, il écrivait ses propres scénarios en espérant qu'ils feraient un jour l'objet de téléfilms, voire des longs métrages pour le septième art. Il se pencha de nouveau sur son bureau pour se remettre au travail mais ne parvint pas à se concentrer. La demeure des Andelys avait du cachet. Il devait convaincre Rebecca qu'elle y serait bien. Elle n'aurait qu'à solliciter ses parents afin qu'ils anticipent sur l'héritage qu'ils lui laisseraient ! Le père Beauvoir ne résisterait pas à la prière de sa fille chérie.

Villa Montrouge, griffonna-t-il sur son bloc-notes. Ou *Villa de Montrouge*. Il hésitait. Sur sa carte de visite, il avait ajouté une particule à son nom, jugeant que ça sonnait mieux. Il voyait déjà les lettres d'or inscrites sur une plaque émaillée au fond bleu, posée sur l'un des piliers du portail. Il les admirerait à chaque fois qu'il franchirait les grilles et roulerait au pas sur les graviers blancs de l'allée... Il fronça les sourcils. Il se débarrasserait de sa vieille carcasse et la remplacerait par un véhicule plus élégant. Son esprit s'égara encore et il se projeta dans son futur bureau. La table de travail serait face à la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Rebecca pourrait aménager une des chambres à l'étage pour y travailler. Elle était employée à la télévision comme dialoguiste. Ils s'étaient connus en collaborant sur un scénario. Zachari avait trouvé la jeune femme jolie comme un cœur et talentueuse dans son métier, sans excès toutefois. Rebecca était tombée sous le charme de cet homme d'âge mûr qui se comportait en parfait gentleman.

Il se fit violence et reprit son texte, amusé d'être aussi distrait. Il était plutôt du genre bourreau de travail que rien ne déconcentre. Il relut à haute voix la dernière page qu'il avait rédigée et sourit, content de lui. Le roman qu'il adaptait pour le petit écran l'inspirait et il était certain de satisfaire la production. C'était une de ces histoires où la terre se mêlait au sang et aux larmes. Lui-même s'était déjà essayé à écrire des fictions du même genre. Peut-être qu'un jour, d'ailleurs... Le crissement de pneus dans la cour interrompit sa réflexion. Rebecca était de retour. Il s'empressa de l'accueillir sur les marches du perron.

— Les Gefosse nous invitent à dîner samedi, s'écria-t-elle en l'embrassant. Qu'en dis-tu ? Je dois rappeler Lucie sans tarder et lui donner notre réponse.

— Il n'y aura que nous ?

— Je pense que Lucie a convié d'autres amis, comme d'habitude...

Zachari referma la porte derrière sa femme avant de l'enlacer. Elle posa ses doigts sur sa nuque et lui donna un baiser. Il avait beaucoup de travail et serait volontiers resté

enfermé tout le week-end, mais un dîner chez les Gefosse n'était jamais dénué d'intérêt. Hervé Gefosse était un ancien gymnaste, médaillé olympique, devenu cascadeur pour la télévision. C'était là qu'il avait rencontré Zachari. Son talent à réaliser d'abracadabrantes pirouettes lui avait permis d'être remarqué et il bossait de plus en plus pour le cinéma où il côtoyait des réalisateurs. Bref, Gefosse fréquentait les plateaux de télé et ceux du septième art, il était important de conserver avec lui des liens de bonne amitié. Et puis il y avait fort à parier qu'il y aurait des gens intéressants parmi les invités.

— Oui, allons-y, répondit-il. Je sais que ça te fait plaisir.

Il sourit, s'étonnant de sa capacité à laisser croire à Rebecca que son bonheur comptait plus que tout. Il sentit les lèvres de sa femme frôler les siennes et les attrapa avec gourmandise.

— Tu es la plus jolie des brunettes, chuchota-t-il avant de la repousser doucement.

— Je t'aime... Je t'aime chaque jour davantage. Tu vas encore bosser ?

Il prit un air contrit et soupira. Son cerveau moulinait comme un hamster dans sa roue. Il mettait en place la stratégie à utiliser pour mener son épouse là où il le voulait.

— Pour ce soir, laisse tomber le boulot, s'il te plaît, prie-t-elle. Et si tu nous servais un verre de blanc ? C'est bientôt l'heure de dîner !

Il acquiesça, fila vers la cuisine tandis qu'elle appelait Lucie Gefosse. Il revint avec un plateau au moment où elle reposait son téléphone.

— À la nôtre ! s'exclama-t-il.

Rebecca attrapa le verre qu'il lui tendait. Elle avait une chance folle de l'avoir rencontré. Il était de ces hommes que la cinquantaine rend encore plus séduisants. Ses cheveux blonds légèrement cendrés encadraient un visage bien dessiné sur lequel quelques rides apportaient un soupçon de volonté. Elle adorait ses yeux bleus, tantôt rieurs ou coquins, tantôt sombres quand il avait un souci.

— À nous !

— Nous pourrions aller nous balader à Rouen, demain, tu en profiterais pour acheter une jolie robe pour la soirée chez les Gefosse. Qu'en penses-tu ?

— Oh, oui ! Ça fait longtemps qu'on n'a pas fait les boutiques ensemble.

Il réprima une grimace. Il détestait courir les magasins.

— Je t'offre la robe ! lança-t-il dans un élan de générosité calculée.

Elle cria un « merci mon amour » et disparut dans la cuisine. Il entendit un bruit de casseroles, sans doute préparait-elle le repas. Il devait continuer son œuvre sans tarder. Il décida de la rejoindre aux fourneaux.

— À quelle heure les Gefosse nous attendent-ils, samedi ?

— Vers 20 heures, sans doute.

— Parfait. S'il fait aussi bon que ce soir, on prendra peut-être l'apéritif dans le jardin d'hiver. C'est un bel endroit, bien agréable.

Il adorait cette propriété, une superbe maison de maître à Heudreville-sur-Eure.

— Plus de deux cents mètres carrés habitables, rêva-t-il à haute voix. Des moulures aux plafonds, des parquets anciens, un vestibule et un escalier à couper le souffle... Tout ce que j'aime. Et un parc qui se termine sur un petit bois, près d'un plan d'eau où les biches viennent se désaltérer... Que demander de plus ?

— Je ne sais pas si j'aimerais vivre dans une maison aussi immense et aussi splendide. C'est compliqué d'apporter sa touche personnelle dans un lieu où on doit préserver ce qui est ancien, où on rénove ce qui vieillit pour le conserver... Bref dans un lieu qui ressemble à un musée que tu ne peux pas décorer comme tu veux.

Zachari dévisagea sa femme. Elle était sotte ou quoi ? Où voulait-elle habiter ? Dans une HLM ? Il s'efforça de poursuivre la conversation sans marquer son mécontentement, ni son impatience.

— Puisqu'on parle de maison... Tu as déjeuné avec ton père, ce midi ? Lui as-tu demandé s'il t'aiderait dans le cas où

nous investirions dans la pierre ? On perd beaucoup d'argent avec cette location.

Rebecca tendait la main pour attraper le sel et suspendit son geste. Elle avait oublié d'évoquer cette question avec son paternel. Sûrement un acte manqué, car elle n'avait guère envie de solliciter ses parents. Mais si elle avouait à Zachari qu'elle avait omis ce qu'il attendait d'elle, il serait contrarié.

— Je lui en ai touché un mot mais nous avons été dérangés. On en reparlera.

Elle rougit d'avoir menti et alla jusqu'à l'évier passer ses mains sous l'eau pour ne pas croiser le regard de son mari.

— Tu sais, reprit-il en venant se coller derrière elle, j'ai visité une maison aux Andelys. Elle est faite pour nous. Un coup de pouce de ton père serait génial. Il faut faire vite car elle risque de nous passer sous le nez. Ce serait dommage.

— Les Andelys... J'aurais préféré une campagne plus proche de Paris, du côté de Versailles par exemple. Voire même un appartement dans une banlieue chic.

Il masqua son irritation. Quelle bécasse quand elle réagissait en petite fille gâtée !

— N'en parlons plus, murmura-t-il d'un air triste. Je vais préparer la salade.

Il essora la laitue sans dire un mot. Attitude calculée. Rebecca devait être peinée de le voir affligé et revenir sur ce qu'elle avait dit. Souvent, le stratagème fonctionnait et il emportait la partie comme il l'avait prévu. La jeune femme l'observa un instant tandis qu'il préparait la vinaigrette pour la salade. Ce n'était pas la première fois que son mari avait émis le désir d'acquérir une belle demeure en bordure de Seine ou de l'Eure, car il aimait la région. Elle-même appréciait cette campagne, mais Paris lui manquait. Ses amis aussi. Elle les avait perdus de vue. L'éloignement, même relatif, rendait les relations plus difficiles. Elle avait suivi Zachari en Normandie en pensant que ce n'était qu'une étape dans leur vie... Pour son métier, elle aurait été mieux près de la capitale. Certes, elle pourrait requérir une aide de son père pour financer une acquisition immobilière, mais aux Andelys ? Elle résolut de retarder le moment où elle reviendrait à la charge. Si, comme

elle l'espérait secrètement, sa carrière évoluait, son revenu augmenterait et elle aurait alors son mot à dire sur l'endroit où elle désirait vivre. Zachari ne pourrait pas décider seul. Elle insisterait sur la nécessité de se rapprocher de Paris. Elle pensa à son rendez-vous à France Télévisions. Elle avait été déçue de ne pas voir Éric Manche, l'homme qui l'avait si aimablement reçue après avoir lu son synopsis. Il était absent pour un certain temps, lui avait-on expliqué. Elle avait eu affaire à une réalisatrice, Constance Trianon. Distante, pas vraiment ravie de s'occuper du projet...

— Un verre de vin ? demanda Zachari qui s'inquiétait du silence de son épouse.

— Non merci. Plus tard, avec le fromage.

Elle lui tendit le plat de tagliatelles. Il la fixa un instant avant de baisser les yeux sur son assiette. Ça le minait de ne pas saisir ce qui se tramait dans sa tête. Sa première tactique avait été un échec. Il était temps d'employer les grands moyens, sans toutefois dévoiler toutes les cartes en même temps. Il se recomposa une mine avenante et saisit la main de Rebecca à travers la table.

— J'ai une chance énorme de t'avoir, murmura-t-il. Je me réjouis qu'on s'accorde une journée à flâner en amoureux. Paris te manque, alors demain, c'est à Paris et non à Rouen que nous irons courir les boutiques. On déjeunera dans ce resto du VI^e que tu adores.

Elle sourit, surprise et soulagée qu'il ait oublié le sujet de la maison mais se maudissant intérieurement de lui faire des cachotteries. Elle aurait dû lui parler de son projet professionnel. Elle n'avait pas osé parce qu'elle n'y avait pas cru... Devait-elle se confesser maintenant ? Elle hésita, et différa encore.

— Si tu veux, demain, en rentrant de Paris, on s'arrêtera aux Andelys. J'aimerais voir cette maison qui te plaît tant.

— Alors, ton impression ? demanda Zachari une fois rentrés dans leur pavillon de Louviers.

— C'est un bel endroit, répondit Rebecca. Le jardin est joli. La maison semble vaste, mais il faudrait que je la visite.

Comme prévu, ils avaient fait un détour par les Andelys à leur retour de Paris. Zachari avait tenu ses promesses et offert à son épouse le restau, la robe, et même une paire de chaussures. Il espérait un rapide retour sur investissement.

— Je vais contacter l'agent immobilier. Pense à relancer ton père.

— Attendons au moins que j'aie vu l'intérieur. L'extérieur est plaisant, mais c'est tout de même très isolé, très campagne...

— Tu exagères ! Les Andelys, ce n'est pas la campagne ! Le cadre est un peu rural parce que nous sommes sur les bords de Seine, mais la ville n'est qu'à quelques centaines de mètres de la maison, et on y trouve tout ce qu'il faut.

— Il y a peut-être tous les commerces et les services de proximité, mais je rêve de prendre un verre en terrasse après une journée de boulot, d'aller au théâtre, au cinéma... Bref, d'avoir une vie culturelle et sociale plus diversifiée qu'ici. À Paris, on peut tout faire, tout voir.

Zachari se renfrogna. Paris... Paris... Rebecca n'avait que ce mot-là à la bouche ! Il n'avait pas pensé qu'elle serait aussi difficile à convaincre. Il allait devoir sortir sa dernière carte, celle qu'il gardait planquée dans sa manche.

— Laissons tomber, marmonna-t-il. Je pensais seulement que ce serait un bel endroit pour fonder une famille, élever un enfant...

Rebecca s'appuya sur le dossier d'une chaise, estourbie par ce qu'elle venait d'entendre. Zachari parlait d'avoir un enfant ? Il lui avait toujours dit qu'il ne voulait pas être père et elle avait renoncé à être mère.

— Élever un enfant ? répéta-t-elle enfin. Un bébé ? Mais je croyais que tu...

Quand elle se retourna, Zachari avait disparu. Elle le retrouva dans le séjour. Il était assis à son bureau et avait allumé son ordinateur. Pourquoi n'était-il pas allé plus loin ? Il avait lâché quelques mots, qui avaient fait l'effet d'une bombe,

puis s'était fermé sur lui-même. Elle l'observa en silence, perdue dans le passé. Elle se souvint de leur rencontre sur un plateau de télé six ans plus tôt, de leur premier déjeuner en tête à tête, de cette cour à la fois élégante et pressante qu'il lui avait faite pendant plusieurs semaines. Il lui écrivait des mails et des SMS enflammés, lui faisait des déclarations délicates. Au début, elle avait trouvé la tactique désuète. Ringarde même. Et peu à peu, elle s'était laissée prendre au jeu. Ils avaient échangé un premier baiser, suivi de plein d'autres, ils avaient passé des jours à flirter comme des adolescents, avant qu'il ne l'invite dans un superbe château en Sologne pour un week-end. C'était là qu'ils avaient fait l'amour pour la première fois. Ensuite, Zachari avait parlé d'avenir et lui avait avoué qu'il ne voulait pas d'enfant. Il ne voulait pas partager celle qui serait sa femme. Il avait besoin d'être aimé exclusivement. Ce dernier argument avait touché Rebecca. Elle avait Zachari dans la peau, elle n'aimerait que lui et il n'aimerait qu'elle. Ils seraient les plus forts, les plus heureux. Jamais, en cinq ans de mariage, elle n'avait parlé d'enfant... Elle sortit de sa léthargie et s'éclipsa pour réfléchir encore. Elle rangea ses achats dans le dressing puis s'enferma dans la salle de bains. Quand elle se sentit moins chamboulée, elle revint dans le séjour. Zachari redressa la tête et lui sourit, affichant cet air adorable qui la faisait fondre.

— Je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas ? Tu as parlé d'un enfant ?

— Je sais que j'aurais dû formuler les choses autrement. Pardonne-moi.

— Non, c'est moi. Tu n'as rien à te faire pardonner.

Il soupira, l'air affligé mais intérieurement satisfait. Comme toujours, il réussissait à retourner la situation à son avantage.

— Quand on s'est connus, j'avais des priorités professionnelles et je ne voulais pas d'enfant. J'ai changé d'avis. Mais je comprendrai si tu n'en veux pas.

Elle le dévisagea, bouleversée de lire autant d'émotion dans ses yeux.

— La cinquantaine, ça rend sage, ajouta-t-il. On est plus réfléchi et on prend les bonnes décisions. Évidemment, pour un bébé, il faut que tu sois d'accord.

Troublée, Rebecca chercha ses lèvres.

— C'est merveilleux ! Mais j'ai 35 ans, ne tardons pas trop.

— Tu peux compter sur moi ! répondit-il en la prenant dans ses bras.

— Il faut que j'arrête la pilule, que la machine se remette en marche.

Il rit et la porta jusqu'à leur chambre où il la déposa doucement sur le lit. Il lui fit l'amour avec tendresse, puis après le plaisir la garda serrée contre lui.

— J'espère que nous aurons une fille et qu'elle te ressemblera.

— Ah, non ! Un garçon ! Aussi beau que son père ! Il perpétuera ton nom.

— Je veux le meilleur pour ce petit. Nous lui donnerons amour, confiance et sécurité.

Elle l'embrassa, ne sachant que répondre à ses paroles qui la touchaient. Elle était secouée, ravagée par un raz-de-marée intérieur qui avait fait sauter tous les verrous qu'elle avait posés. Elle allait être mère. Les sensations se télescopaient dans son esprit et son imagination galopait, ajoutant à la confusion qui chahutait son esprit.

— Confiance et sécurité, répéta Zachari. Pas facile aujourd'hui, pour un jeune.

— On s'y emploiera !

— Tu vois, la jolie maison des Andelys, c'était pour notre enfant que je la voulais. Pour qu'il grandisse au bon air et se construise de façon équilibrée. Je me disais qu'on pourrait installer des jeux dans le jardin, une façon de l'éloigner de la tentation des écrans et des jeux vidéo... Avoir de l'espace quand on est même est plus sympa que d'être enfermé entre les quatre murs d'un appart.

— On sortira, on ira se promener. Tous les parents font ça, emmener les enfants au parc après la crèche ou après l'école, le mercredi...

— Pour s’amuser dans des bacs à sable où les chats du quartier viennent se soulager ? À la campagne, je pourrais ouvrir la fenêtre de mon bureau et regarder mon fils s’amuser dans notre jardin. J’aimerais que notre enfant grandisse à l’abri de la violence des grandes villes, à l’abri du harcèlement, des insultes et de la peur.

Rebecca pinça ses lèvres. Envisager que son enfant puisse être victime d’une quelconque maltraitance la déchirait. Évidemment, loin du milieu urbain, les dangers étaient moindres. Mais en ville, un enfant n’était pas forcément en péril !

— À Paris ou en banlieue, on peut choisir le quartier. Il existe des écoles privées dans lesquelles les enfants sont mieux protégés.

— Ça n’empêche pas les mauvaises fréquentations. À l’adolescence, c’est terrible. Milieux aisés ou pas, les parents sont parfois pris au dépourvu.

Rebecca ne répondit pas. Zachari avait raison. L’environnement était déterminant pour élever un enfant dans de bonnes conditions. S’installer en milieu rural, laisser le petit grandir en toute quiétude, pourquoi pas ? Quand viendraient les études, il serait temps de déménager à Paris ou dans n’importe quelle grande métropole, pourvu qu’on y trouve les meilleures universités ou grandes écoles.

— Je vais appeler mon père, murmura-t-elle à l’oreille de Zachari, lui parler de nos projets, lui demander de nous aider. Téléphone à ton agent immobilier pour convenir d’un rendez-vous afin que je visite la maison avec toi. Il faut tout de même qu’elle me plaise... Mais comme tu as bon goût, ça ne me tracasse pas.

Zachari enfouit sa tête dans le cou de Rebecca pour cacher l’énorme sourire de triomphe qui écartelait son visage. La partie était presque gagnée. Les fantômes du passé resurgirent : celui de son père qui lui répétait sans cesse : « Qu’est-ce qu’on va faire de toi ? », de sa mère qui ne disait mot mais le regardait avec un air désespéré car il ne suivait pas le chemin de ses aînés. De toute la fratrie, il avait été le moins brillant. Ses deux frères et sa sœur étaient devenus

respectivement médecin, avocat et notaire. Lui, le vilain petit canard de la famille, n'était pas allé au-delà de la licence. Mais il avait appris à ruser, à manipuler, à se servir de ceux qui l'entouraient. Il voulait être admiré et respecté. L'achat de la demeure des Andelys faisait partie de ce vaste plan. Ne resterait plus qu'à voir l'un de ses scénarios à adapté pour la télévision, ou mieux, en salles... Alors, il tiendrait sa revanche.

Toujours blotti au creux des seins de son épouse, il s'assoupit quelques instants. Émue, Rebecca n'osait plus bouger. Zachari était si attendrissant quand il se laissait aller. Si fragile. Jamais elle n'aurait pensé qu'il puisse un jour désirer un enfant. Jamais elle n'avait été aussi heureuse.

Constance déposa son sac de voyage dans l'entrée et suspendit son imperméable sur un cintre. Prise d'un étourdissement, elle s'appuya contre le mur pour éviter de tomber. Les allers retours entre Paris et Rouen l'épuisaient mais elle n'avait pas d'autre solution, à part dormir de temps en temps chez son amie Michèle sans abuser de sa gentillesse.

Travailler à Paris et vivre à Rouen devenait compliqué. Pourtant, elle l'avait fait pendant des années avec une facilité déconcertante. Se rendre chaque jour à Paris ou partir en province quand les tournages l'exigeaient ne lui avait jamais posé de problème. Elle aimait Rouen et n'imaginait pas habiter ailleurs. Quant à son métier, c'était une passion plus qu'un boulot. Pour devenir réalisatrice, elle n'avait pas ménagé ses efforts. Il y avait eu les longues études, beaucoup de stages, quelques années à vivoter en ayant tout juste de quoi se nourrir et s'offrir une chambre sous les toits à Paris. Puis elle avait décroché un premier contrat avec France Télévisions, où elle avait pu déployer son savoir-faire. Savoir-faire qu'elle n'avait pas cessé d'enrichir au fur et à mesure des tournages, gagnant la confiance de ses supérieurs et de ses équipes. Aujourd'hui, à 35 ans, une belle carrière s'ouvrait devant elle. Elle en aurait sauté de joie si son existence personnelle n'était devenue aussi pesante.

Toujours appuyée contre le mur, elle se força à respirer calmement. Le malaise s'effaçait. Elle n'aurait pas dû aller chez son père sitôt après être sortie de la gare... Elle avait pensé lui faire plaisir. C'était manqué, comme souvent. Jean-Frédéric Trianon avait été odieux. À peine avait-elle franchi la porte qu'il l'accablait de reproches. Il ne l'avait pas vue depuis quinze jours, elle répondait à ses SMS une fois sur dix et elle ne lui téléphonait jamais. Constance avait alors tenté de se défendre. Elle s'était absentée pour un tournage, elle ne pouvait pas systématiquement lui répondre. Surtout quand il lui envoyait une dizaine de messages en moins d'une heure. Elle avait essayé de le joindre plusieurs fois mais il n'avait pas

répondit. « Évidemment, avait-il grogné, tu m'as appelé à l'heure du dîner, au moment où je préparais le repas ! » Elle n'avait rien rétorqué. Il lui avait tourné le dos et avait filé à la cuisine. Quand Constance était venue l'embrasser avant de prendre congé, il avait continué à éplucher des carottes.

Elle soupira. Il n'y avait pas un bruit dans la maison. Thibault n'était sans doute pas rentré. Elle ne savait pas si elle était soulagée d'être seule, heureuse de se retrouver chez elle mais anxieuse à l'idée de revoir son mari. Elle consulta son téléphone portable. Pas un message. L'inquiétude s'empara d'elle et elle sentit que son estomac se nouait. Dans quel état Thibault allait-il revenir ? À quelle heure ? Pour chasser son angoisse, elle se rendit dans la lingerie et vida son sac de voyage. Le panier à linge était archi plein, Thibault ayant omis une fois de plus de faire une lessive pendant la semaine. Après avoir trié les chemises, les pantalons et les pulls, elle lança une première machine. Dans la cuisine, le réfrigérateur était vide. À moins que Thibault ne soit parti faire les courses, ils devraient se contenter d'une assiette de coquillettes pour le dîner. Convaincue qu'il reviendrait les mains vides, elle remplit une casserole d'eau et y jeta une poignée de gros sel. S'il tardait à pointer son nez, elle mangerait seule et irait au lit de bonne heure. « Avec un somnifère qui va bien m'assommer », pensa-t-elle en sortant les couverts.

Elle emplissait la carafe d'eau quand Thibault apparut sur le seuil de la cuisine.

— Ah, chérie ! Content de te revoir. Tu m'as manqué.

La voix trop guillerette de Thibault alerta Constance, mais elle le laissa s'approcher. Elle réprima une grimace lorsqu'il l'embrassa. Il empestait l'alcool. Elle s'empêcha de lui faire le moindre reproche, espérant trouver un peu plus tard les mots qui lui feraient prendre conscience de ce qu'il détruisait, de ce qu'elle endurait. Il lui posa quelques questions sur son tournage à Marseille puis quitta la cuisine et se rendit au salon pour allumer la télé. Alors qu'elle surveillait la cuisson des pâtes, Constance entendit un léger grincement de la porte donnant sur le garage. Elle hésita un instant, puis fonça. Thibault était accroupi près d'une caisse remplie de chiffons. Il

ne fut pas assez rapide pour boucher et ranger la bouteille de whisky.

— Tu es encore en train de boire ! hurla-t-elle, incapable de contenir sa colère.

Elle se rua sur son mari, lui arracha la bouteille des mains et courut vider l'alcool dans l'évier.

— Tu n'aurais pas dû faire ça ! grogna-t-il, l'air mauvais. Si tu ne m'empêchais pas de prendre un apéritif quand je rentre du boulot, je ne serais pas obligé de me cacher pour le faire.

— Tu l'as déjà pris avant de rentrer, l'apéritif. Et pas qu'un seul, à mon avis.

— C'est faux ! Je n'ai pas bu une goutte.

— Tu me prends vraiment pour une...

Constance se tut avant de lâcher une grossièreté, recula et ferma les yeux. Elle n'en pouvait plus de le voir s'enivrer. Elle n'en pouvait plus de ses excuses qui ne trompaient personne. Qu'était-il devenu, l'homme gentil et tendre qu'elle avait épousé ? Comment en était-il arrivé là ? Elle songea une fois de plus qu'elle n'aurait pas dû s'entêter à garder son job. Si elle avait été près de son mari, jamais il n'en serait arrivé à ce point. Il n'était pas encore réduit à l'état de loque, mais ça viendrait. Jusqu'alors, il avait réussi à continuer à travailler dans l'entreprise qui l'employait depuis plus de quinze ans. Mais l'alcool, qui rongeaient déjà son couple, avait commencé à attaquer son métier. Il avait d'ailleurs reçu un avertissement de son patron pour s'être présenté ivre chez un client. Il n'y en aurait pas d'autre. Un faux pas de plus, et ce serait le licenciement.

— Viens dîner ! rugit-elle.

Il s'installa à table et vida son assiette avec l'air malheureux d'un gosse pris en faute. Elle ne savait pas si elle était fâchée ou si elle avait mal pour lui. Elle grignota à peine, elle avait l'appétit coupé. Elle débarrassa la table tandis qu'il repartait vers le salon et rallumait la télé. Elle ne savait plus à quoi Thibault ressemblait avant son naufrage. Il s'était détruit. Il avait détruit leur couple, broyé leur amour, abimé la confiance qu'elle avait en lui. Pourquoi ? Elle n'entrevoyait

que deux explications : il ne supportait pas de ne pas avoir eu d'enfant et elle était trop absente. Il ne s'était jamais remis de ne pouvoir être père et il avait refusé toutes les solutions proposées. Il ne voulait pas adopter. Il ne voulait pas non plus que sa femme reçoive la semence d'un autre. L'affaire était close. Constance n'avait plus abordé le sujet et s'était rendu à la raison : elle ne serait pas mère. À défaut, elle se donnait corps et âme à son métier et à son mari. À son mari... Sans doute pas assez. Elle était souvent loin de leur maison et il ne supportait plus la solitude. Elle ne savait pas quand tout s'était effondré. La dégringolade avait commencé bien avant l'alcool, quand Thibault avait montré les premiers signes d'une dépression. Constance l'avait alors encouragé à consulter le médecin. Ce qu'il avait fait. Le généraliste l'avait envoyé vers un psychiatre avec lequel il n'avait jamais entamé de véritable thérapie puisqu'il ne lui confiait rien. En revanche, il ressortait des rendez-vous avec une impressionnante ordonnance d'anxiolytiques et d'antidépresseurs. Puis les petites pilules et les comprimés s'étaient faits moins nombreux et Thibault avait commencé à prendre un verre, puis deux, puis trois...

Constance avait mis du temps à admettre qu'il buvait en cachette. Une nuit, elle avait été réveillée par un bruit de verre cassé. Elle avait retrouvé son mari bafouillant et titubant dans le salon. L'incident s'était répété. Thibault était alcoolique, il avait perdu la tendresse qu'elle adorait chez lui, mais pire que tout, il était devenu menteur. Sa dépendance à l'alcool lui faisait imaginer toutes sortes de stratagèmes pour boire. N'importe quand. N'importe comment. Il planquait le whisky dans le garage, dans sa voiture, ou dans la maison depuis que Constance jetait toutes les bouteilles qu'elle trouvait. Ce qui ne servait à rien. Sauf à être très mal à l'aise quand un ami venait à l'heure de l'apéritif et qu'elle n'avait rien à lui offrir... Thibault l'assassinait de reproches. Elle lui faisait vivre un enfer, prétendait-il. Et elle redoutait de s'opposer à lui de peur de le voir devenir violent. Dans les familles qui vivent ce drame de l'addiction, on parle souvent de cris, de coups...

Elle secoua la tête et sortit sur la terrasse pour fumer une cigarette. Elle contempla la glycine qui grimpait le long d'un

mur et les tulipes qui parsemaient la pelouse de rose et de mauve. Il était temps de ressortir la table en teck et les chaises pour profiter du soleil. Au printemps, elle appréciait encore plus son cadre de vie. Quand ils avaient acheté cette maison rue Saint-Maur, à Rouen, elle avait été séduite par le jardin. Un petit écrin de verdure en centre-ville, non loin du cœur historique de la cité. Après quelques travaux et aménagements, l'habitation était devenue très confortable. Pas grande, mais suffisante pour vivre à deux... Elle écrasa son mégot dans un pot rempli de sable et décida de rejoindre Thibault dans le salon. Elle s'installa dans un fauteuil, incapable de s'asseoir à côté de lui sur le canapé tant elle était contrariée. Et ce soir encore, bien qu'elle n'ait pas vu son mari depuis trois jours, elle n'aurait pas envie de faire l'amour avec lui. S'il en manifestait le désir, elle se laisserait faire. À moins qu'elle ne fasse semblant de dormir. Parfois, elle était incapable de sentir ses mains sur son corps, pas plus de répondre à ses baisers qui empestaient l'alcool... Leur vie de couple s'éparpillait.

Elle jeta un œil vers la télévision. Thibault regardait une série policière française. Elle tenta de s'accrocher à l'histoire un peu comme à une bouée. Mais son esprit revenait à Thibault. C'était à elle de le sortir de là. Toute seule. Il n'était pas question d'évoquer ce problème à son entourage. Elle ne l'avait jamais fait, pas même devant Michèle. La honte l'étouffait, l'empêchait de se confier. Une honte qui la taraudait dès qu'ils devaient se montrer en public. Elle refusait de plus en plus les invitations des copains. Physiquement, Thibault commençait à être marqué par la boisson. Son visage était bouffi, son teint brouillé, son ventre s'arrondissait comme une bonbonne et son corps entier devenait flasque...

Dix fois, vingt fois peut-être, Constance avait supplié Thibault de se faire soigner. Elle lui avait proposé de l'accompagner au CHU dans un service spécialisé dans l'addictologie. Il n'était pas malade, rétorquait-il. Et quand elle insistait, il jurait qu'il ne boirait plus. Des promesses jamais tenues. Au mieux il se tenait à carreau une journée, mais dès qu'elle avait le dos tourné, il s'enfilait une rasade de whisky. Lorsqu'elle était à bout, qu'elle se fâchait, qu'elle menaçait de

le quitter, il se mettait à pleurer, perdu. Jamais il ne pourrait vivre sans elle. Si elle partait, il mettrait fin à ses jours. Elle était tout, pour lui. Une fois, elle l'avait retrouvé inconscient et elle avait appelé le SAMU. Elle n'avait pas oublié comment son cœur s'était mis à cogner comme un dingue dans sa poitrine lorsqu'elle l'avait découvert inanimé. Elle n'avait pas oublié l'arrivée des secours, la sirène du véhicule, la course à côté du brancard dans les couloirs de l'hôpital... Puis il y avait eu l'attente, et cette déferlante de sentiments qui l'avaient étranglée. La peur de perdre celui qu'elle aimait et la culpabilité, puissante, écrasante. Elle était responsable de cette descente aux enfers contre laquelle elle n'avait pas lutté avec assez d'énergie. Elle avait vu son mari couler et ne l'avait pas sauvé. Il avait fallu toute la gentillesse d'un interne et d'une infirmière pour la reconforter, la rassurer. Quand Thibault était sorti de l'hôpital, elle avait cru qu'ils allaient repartir de zéro. Deux jours plus tard, elle avait dû retourner à Paris et le soir même il était ivre. Une fois de plus, il avait su lui dire qu'il l'aimait et ne pouvait pas vivre sans elle, et une fois de plus, elle s'était sentie coupable de l'avoir abandonné pour sa carrière...

Mais ce soir, pourquoi avait-il bu ? Il aurait dû être heureux à l'idée de la revoir. Et pourquoi s'était-il caché dans le salon alors qu'elle était dans la cuisine ? Quel avait été le prétexte pour s'enivrer ? Elle se tourna vers lui et réprima l'envie de lui poser la question. Tout comme elle dut réprimer la tentation de le secouer pour qu'il réagisse, de lui hurler au visage qu'elle en avait assez. Épuisée, elle refoula sa colère. Elle n'avait pas l'énergie d'une nouvelle dispute. Elle le regarda un instant. Il était affalé contre les coussins, l'air hébété. Elle ferma les yeux. Le dégoût faisait chavirer son cœur.

— Je vais me coucher, dit-elle en passant devant lui sans l'embrasser.

Thibault leva un sourcil, incapable de répondre. Elle en fut presque soulagée. Au moins, il ne la suivrait pas. Il allait s'écrouler, là. Il se réveillerait sans doute d'ici une heure ou deux. S'il avait encore une bouteille planquée, il avalerait une

nouvelle rasade d'alcool, et quand il viendrait la rejoindre dans la chambre, elle dormirait. Pour en être sûre, elle avala un somnifère. Dormir et oublier. Et pourquoi ne pas prendre deux comprimés pour être sûre de passer la nuit ? Elle eut un sourire triste devant le miroir de la salle de bains. Finalement, elle n'était pas très différente de Thibault. Il picolait, elle prenait des somnifères... À chacun ses béquilles pour s'évader et échapper à la réalité. Elle redressa la tête et se regarda encore dans la glace. Elle avait vraiment une triste mine. Michèle ne cessait de le lui répéter. Depuis des semaines, entre les humeurs de son père et ses soucis conjugaux, elle était moins coquette. Elle négligeait de se maquiller, tardait à se rendre chez le coiffeur, ne songeait plus à porter des boucles d'oreilles. Elle avait également l'impression d'être moins patiente. À plusieurs reprises, elle s'était accrochée avec François Clécy, le costumier et avait méchamment éconduit Franck Vallée qui la draguait sans cesse. La veille encore, elle s'était emportée contre une actrice qui ne maîtrisait pas son texte. Jamais elle n'utilisait un ton aussi cassant. Et puis, elle croulait sous le boulot. L'absence d'Éric Manche se prolongeait et elle avait écopé d'une partie de son job. Ce en quoi il n'était pour rien, le pauvre. Il souffrait d'un cancer du poumon et avait dû subir deux interventions consécutives. Des complications avaient retardé le début de la chimiothérapie. On ne le reverrait pas à France Télévisions avant longtemps... Penser à Éric rappela à Constance qu'elle avait omis de recontacter la jeune femme qu'elle suivait dans l'écriture de son scénario. Comment s'appelait-elle, déjà ? Elle ne parvenait pas à se souvenir. « Rebecca Beauvoir ! » s'écria-t-elle après de longues minutes de réflexion. Décidemment, elle n'était bonne à rien. Même sa mémoire flanchait. Elle était à bout. Elle lorgna sur la boîte de somnifères. « Pas question de tomber là-dedans », murmura-t-elle en la rangeant. Si Thibault voulait se noyer dans l'alcool, qu'il le fasse tout seul. Il ne l'entraînerait pas dans sa chute.